

Baraban, Léopold. A travers la Tunisie

Titre(s) : A travers la Tunisie, études sur les oasis, les dunes, les forêts, la flore et la géologie [Texte imprimé] / par Léopold Baraban,...

Publication : Paris : J. Rothschild, 1887

Chapter I

(pp15/16)

Le 21 mars, le soleil se lève sur une mer aussi bleue et aussi calmé que la veille. A midi, on arrive en vue de Sfax, où l'on jette l'ancre à 3 ou 4 kilomètres de la côte. Le paquebot ne repartant que fort avant dans la soirée, nous descendîmes à terre en chaloupe, ce qui se fit sans difficulté; mais le retour de nuit au bateau ne s'opéra pas de même; une forte brise de mer s'étant levée dans la journée nous dûmes, pour accoster, courir pendant près d'une heure, des bordées sur une mer houleuse, tantôt au sommet, tantôt au fond de grosses vagues, qui nous balançaient outre mesure et nous éclaboussaient désagréablement. Tout le monde riait, cela va sans dire ; mais j'ai toujours pensé que ce n'était pas de bien bon cœur. J'avoue, pour mon compte, qu'après ce bain forcé, j'ai été fort satisfait de saisir la rampe de l'escalier de *l'Ajaccto*, qui m'a paru alors une vraie terre de salut, et que son roulis m'a semblé de beaucoup préférable au balancement désordonné de notre esquif.

Sfax est la seconde ville de la régence. Elle mérite qu'on s'y arrête. Comme j'ai eu l'occasion d'y repasser et d'y séjourner au retour de ma mission, je remets à ce moment les quelques lignes que j'aurai à lui consacrer.

Le 22 mars, à six heures du matin, nous étions en vue de Gabes, chef-lieu de la province d'Arad.

Chapter XVI

(pp164/165)

A dix heures, nous sommes en vue de Sfax, dont le mur d'enceinte apparaît brillant sur le fond bleu de la mer; nous traversons pendant une heure des jardins plantes d'oliviers, de mûriers, de pistachiers, au milieu desquels s'éparpillent confusément des maisons arabes dont la blancheur tranche sur le ton vert sombre de cette véritable forêt, site plein d'ombre qui produit le plus agréable contraste avec les déserts que nous venons de parcourir. Nous entrons à Sfax à onze heures, après une course de 52 kilomètres, et nous descendons à l'hôtel de *France*, d'installation toute récente.

Avant de quitter les régions désertiques que nous venons de visiter, il ne me paraît pas sans intérêt de dire quelques mots de la possibilité de les reboiser, au moins en partie. Les zones de protection des oasis que j'ai conseillé seulement de gazonner au début, pour arrêter la désagrégation du sol et la marche des sables, pourront ultérieurement être couvertes d'une végétation forestière qui assurera beaucoup mieux la fixation et rendra au pays de grands services. Des essais sur une petite échelle pourront et devront même être tentés lors de l'exécution des travaux.

Nous venons de voir que le gommier croît spontanément dans la vallée du Thala ; c'est là un indice précieux, car tout permet de supposer qu'il réussirait tout aussi bien dans les vallées plus méridionales du Djérid ou des Nefzaoua, dont le sol ne diffère pas sensiblement de celui du Thala. On peut donc espérer que cette essence pourra être plantée avec succès autour des oasis, sinon sur les dunes, au moins dans les fonds.

D'autres variétés d'acacias australiens, assure M. Largeau, d'après des renseignements de M. Ramel, l'infatigable propagateur des arbres exotiques en Algérie, conviendraient pour le reboisement des pentes des vallées ou autres terrains secs; ce sont le *Cyanophylla*, le *Leio-phylla*, le *Steaphylla*, qui se multiplient comme le chiendent et le *Lohianta*, que Burke sema en Australie pour servir de nourriture à ses chameaux. Il suffirait, d'après M. Ramel, de jeter sur le sable, à l'époque des pluies, les graines de ces arbres que leur écorce coriace défend suffisamment contre les insectes.

Dans les parties voisines des chotts, où les terrains sont salés, on pourrait introduire avec succès *Eucalyptus oleosa* et *Casuarina*.

Enfin, M. Largeau recommande aussi pour les dunes différentes variétés de pins, le pin d'Alep et peut-être le pin maritime. Je suis tout disposé à admettre comme probable la réussite du pin d'Alep, qui s'accommode volontiers des régions chaudes et des sols à base

calcaire, mais qui préfère les sols compactes aux alluvions. Quant au pin maritime, son succès dans la région me semble plus que douteux. Il résistera difficilement aux chaleurs et aux sécheresses prolongées de ces régions dont le sol, fortement chargé de calcaire, lui est absolument contraire. Le pin maritime recherche, en effet, de préférence les terres légères et les sables siliceux,

Enfin, parmi les arbustes on devra essayer de propager le jujubier sauvage et le djdari; le lentisque (*Pistacia lentiscus*) et le phylaria (*Phyllirea*) réussiraient peut-être.

CHAPITRE XVII

(pp167-170)

Sfax- industrie et commerce - les jardins – culture de l'olivier - le pêcher, le pistachier.

Comme toutes les villes arabes de la côte, Sfax est bâtie en amphithéâtre sur une colline et entourée de hautes murailles crénelées formant un carré long. A distance et en plein soleil, l'œil ne distingue qu'une masse blanche surmontée de minarets. En approchant, on aperçoit une agglomération de maisons bizarrement entassés et pressés les unes contre les autres. Près du quai d'embarquement, sont des constructions modernes, les bureaux du vice-consul de France, ceux de la Compagnie transatlantique, une chapelle catholique, le cercle des officiers, etc. C'est la partie, en dehors du mur d'enceinte, qui tend à s'agrandir et à se développer. On pénètre dans la ville arabe par deux portes, celle du quartier franc au nord, donne accès dans une rue assez large, bordée de cafés et de boutiques où habite la population juive ou européenne, l'autre, au sud, s'ouvre du côté des jardins. L'intérieur de la ville présente un dédale de ruelles sombres, étroites et sales. On y voit des souks où se fait un commerce actif des denrées les plus diverses : huiles, laines, dattes, amandes, pistaches, figues, raisins secs, cumin, poulpes et céréales, goudrons, cordages en sparterie, tissus de laine et de soie, pantoufles arabes renommées, objets de sellerie, d'orfèvrerie, etc.

Il existe à Sfax diverses branches d'industrie donnant naissance à un mouvement d'exportation considérable et justifiant la création d'un port de commerce qu'on doit commencer à bref délai. Ce sont, en première ligne, les éponges, dont la pêche a une grande importance sur la côte; en seconde ligne, l'alfa, qu'on y amène de très loin et même de Gabès ; celui de la plaine est plus estimé que celui de la montagne, parce qu'il est plus long et propre à la fabrication des cordages. Les huiles d'olive, qui sont de première qualité, s'exportent également sur une vaste échelle.

Le tannage des peaux se pratique dans une usine que nous avons visitée. La manipulation est très longue et très compliquée. L'alun y joue un rôle important; les mauvaises figues y trouvent aussi leur emploi. On obtient la coloration des cuirs en rouge par l'écorce du djdari, et en jaune par le mélange en proportions diverses de l'écorce du grenadier et de la capsule de sa fleur desséchée.

On fabrique aussi, à Sfax, diverses espèces de goudron avec: du bois de pin d'Allep et du thuya, dont il existe d'importants massifs à l'ouest de Kairouan. Le pin d'Alop n'en fournit qu'une seule qualité qui sert à goudronner les cordages des navires; le thuya en donne trois

différentes, dont la première est également utilisée pour les cordages, et les deux autres, de valeur inférieure, servent à enduire, pour les préserver des insectes, les chameaux employés aux transports.

La fabrication en est simple : elle consiste à carboniser en terre le thuya dans des vases en grès. Le premier produit extrait fournit le goudron de première qualité. Une seconde cuisson du résidu donne les goudrons de deuxième et de troisième qualité. Leur valeur est de 75, 54 et 15 francs la tonne, mais la main-d'œuvre et les frais de manipulation sont très élevés. C'est une industrie qu'il serait en tous cas urgent de réglementer, car elle cause la ruine des massifs de thuyas, qui sont impitoyablement saccagés par les fabricants de goudron.

Les jardins de Sfax sont certainement de beaucoup plus intéressants que la ville, à laquelle ils forment une vaste ceinture dont l'épaisseur atteint, sur certains points, 12 kilomètres. L'olivier en est l'arbre par excellence ; mais certains autres fruitiers y prospèrent également, ce sont le pêcher, l'abricotier, l'amandier et le pistachier. La culture de ces jardins est remarquable. Ils ne sont point arrosés comme les oasis, et la pluie est fort rare. On supplée à l'eau par la culture, partant de ce principe que deux binages valent un arrosage. Ici, point de métayage, point de khammès; les défoncements, et c'est un fait peut-être unique en Tunisie, sont faits par des ouvriers travaillant à la journée; la main-d'œuvre, relativement à bon marché, varie de 3 à 5 piastres (de 1 fr. 80 à 3 francs). Les résultats obtenus sont merveilleux.

L'olivier se plante et fructifie de très bonne heure : à l'âge de trois ans, on en obtient 3 litres d'olives; à six ans, 6 à 7 litres; à huit ans, 27 litres; à vingt-cinq ans, 370 litres, chiffre que ne dépassent guère les plus vieux oliviers. Il faut, en moyenne, 15 litres d'olives pour

I litre d'huile qui vaut à Sfax 75 centimes. Le gouvernement tunisien vend actuellement des terrains autour des jardins de Sfax à raison de 22 francs l'hectare; les frais de culture et de taille d'un olivier sont évalués, par an, à 50 centimes en moyenne. L'élevage de l'olivier serait, dans ces conditions, suffisamment rémunérateur sans l'impôt qui le frappe comme le palmier, savoir : 40 centimes par arbre au-dessous de dix ans et 50 centimes au-dessus. Il existe encore autour des jardins actuels une vaste surface de terrains de bonne qualité, susceptibles d'être plantés. Ce sont des sables reposant sur une couche calcaire, plus propre à une culture arbustive qu'à la culture maraîchère, qui exige de l'eau.

II y a donc certainement autour de Sfax les éléments d'une importante colonisation par la seule culture de l'olivier.

Le pêcher produit à Sfax des fruits savoureux et si abondants qu'une charge de chameau de pêches ne se vend pas plus de 2 piastres (1 fr. 20). Les amandes y sont

délicieuses. Le pistachier y réussit également bien; sa culture ne présente d'ailleurs rien de particulier, si ce n'est que la fécondation, comme pour le palmier, se fait artificiellement par la dissémination du pollen de la fleur mâle sur la fleur femelle. On trouve encore dans les jardins des plantations de mûriers et de la vigne. On y cultive aussi le fenouil, dont on fabrique une eau-de-vie très forte.

Enfin, on y récolte en quantité des rosés et des géraniums qui servaient à faire l'essence de rosés avant que les droits élevés mis sur l'exportation de ce produit n'aient complètement arrêté cette industrie.

Sfax a été construite, dit-on, entre le deuxième et le troisième siècle de l'hégire avec les matériaux provenant des ruines romaines de Thina et de Taphrura. Le chiffre de sa population est encore peu connu, ou l'évalue à 30,000 âmes. Bombardée le 15 juillet 1881 par l'escadre française, elle opposa une vive résistance.

Il fallut les énormes projectiles des canons de 24 et de 27 de nos cuirassés pour démolir les fortifications et permettre le débarquement; une partie des édifices fut détruite et chaque maison de la ville arabe dut être enlevée d'assaut. Elle fut occupée le jour même après ce brillant fait d'armes.

CHAPITRE XVIII

Défaut de sfax — Le pays des Metellit — Le caroubiere — Djebeliana — Les haies de cactus épineux — Melloulèche et Cheba — La foret de lentisques de Cheba et les dunes — Le Gourbet — Exploitation de l'alfa

Le 24 avril, à sept heures du matin, après avoir non sans peine chargé les chameaux dans une étroite ruelle à la porte de la maison occupée par notre personnel, nous nous mettons en marche à travers les rues sombres et tortueuses de la vieille ville arabe ; le peu de largeur des voies ne permettant pas d'aller deux de front, nous suivons à la file, tous pêle-mêle, comme nous pouvons. Nous traversons les souks où fourmille déjà une population de vendeurs et d'acheteurs à travers laquelle nous avons peine à nous frayer passage et qui regarde d'un air ahuri et sans se déranger le défilé de notre interminable convoi. Il me souvient avoir vu des cirques exhibant ainsi dans les rues de nos villes tout leur personnel, gens et bêtes. Ici, c'est nous qui sommes le cirque. Enfin, nous sortons par la porte du Sud et nous trouvons de l'espace pour nous ranger et nous compter. Nous constatons, à regret, que pendant le trajet un de nos guides a profité de l'encombrement pour disparaître. On se met à sa recherche, et ce n'est pas sans peine qu'on retrouve le fuyard, qui sera désormais gardé à vite.

Il est près de neuf heures lorsque nous arrivons aux jardins de Sfax, que nous traversons dans des chemins bordés de hautes levées en terre, plantées à leurs sommets de cactus épineux qui forment des clôtures impénétrables. Nous nous dirigeons droit au nord sur Djébi-liana.

Au sortir des jardins se déroule une longue plaine avec la mer à droite et des bouquets d'oliviers à gauche. Les cultures d'orge et de blé alternent avec l'alfa; à mesure qu'on s'éloigne de Sfax, l'alfa diminue; le sol devient pierreux et la végétation désertique reparaît par places, le chieh, le genêt, le cbeït et le metenam, ce dernier très abondant, que l'on vient chercher de loin à dos d'âne pour le chauffage. Le pays que nous traversons est celui de Metenit, forte tribu qui s'étend au nord de Sfax jusqu'à El-Djem. Nous déjeunons à l'ombre d'un des six caroubiers épars au milieu de cette plaine, puis nous traversons Sidi-el-Reib, pauvre hameau entouré d'assez beaux jardins d'oliviers, clos d'épais remparts de figuiers de Barbarie. A notre gauche s'étendent de nombreux bouquets d'oliviers et à droite de petits massifs de caroubiers.

A propos de cet arbre, dont je n'ai encore rencontré quelques sujets que dans l'oasis de Gafsa et qui paraît malheureusement, rare en Tunisie, au moins dans la partie que j'ai visitée, je ne puis résister au désir de citer un article de M. Ph. Bonné, professeur au collège français-

arabe d'Alger, publié dans le tome VI de la *Revue des eaux et forêts*, année 1861. Les usages du caroubier et de son fruit en particulier sont tellement nombreux et variés qu'on ne saurait trop les divulguer et trop pousser à la propagation de cette essence.

Le caroubier (*Ceratonia siliqua*) ou arbre des lotophages est un des végétaux les plus beaux et les plus utiles de la flore algérienne (olivier, figuier, jujubier). Fleurs rouges et purpurines sur la partie nue des branches et rameaux, et même sur le tronc, disposées en grappes ; feuilles ailées sans impaires, dures, luisantes et d'un vert intense; elles sont composées de 6-14 folioles et renferment une substance astringente qui permet de les utiliser dans l'industrie. Le fruit, la caroube (*kharrouba*, *kharrab* en arabe), est une silique ou gousse très analogue à la fève ordinaire, longue, épaisse, courbe, charnue à l'intérieur.

Avant sa maturité, elle est d'un goût acerbe et astringent; ses usages sont innombrables : moulue et pilée, on la mélange à la farine pour faire du pain ; on en retire une eau-de-vie d'un goût sucré et agréable ; le fruit peut remplacer le café ; la pulpe sert pour la préparation des confitures, sorbets; utilisé en pharmacie (looch de rhubarbe); tous les animaux domestiques le recherchent et le mangent avec avidité; on peut extraire de la graine une couleur d'un jaune éclatant, employée pour la teinture des étoffes de prix; enfin, il fournit une gomme analogue à celle du cerisier et de l'acacia des pays exotiques.

« Le caroubier est d'une fécondité extraordinaire. En Espagne, on récolte 1,380 kilogrammes de caroubes sur un seul pied; tous les pays qui avoisinent la Méditerranée en recueillent des quantités considérables (Crète, Chypre). Il existe plusieurs variétés de caroubiers : le Rocha, le Casada-Rocha, le Del Pomell, le Matalafera, l'Hermaphrodite, le Negrito, le Coehar. Il est originaire d'Orient, apporté par les Arabes sur les côtes d'Afrique et en Espagne; se développe naturellement sur le littoral de la Méditerranée (Syrie, Egypte, Tunisie, Algérie. Espagne). Il fleurit en automne et une partie de ses feuilles tombent non en hiver, mais au printemps. L'Algérie en est couverte. Il se plaît sur les coteaux et les ravins, compagnon inséparable de l'olivier; tous les terrains lui conviennent, excepté ceux trop humides; aime les collines au midi, à sol calcaire, alumineux; croît très bien dans les terrains siliceux, mais y fructifie peu; se reproduit par marcottes et boutures, mais mieux par semis.

En Algérie et généralement dans tous les pays chauds,-le semis des graines doit se faire dans les premiers jours d'automne; dans aucun cas il ne doit se faire en hiver; le vent, le froid et l'excès d'humidité feraient périr la graine. La plantation du jeune plant de caroubier doit se faire dans la même saison. Le caroubier naît toujours sauvageon, c'est à la pépinière qu'il faut le greffer; la meilleure greffe est celle à œil dormant ou écusson. 'Si le sujet est un caroubier mâle, ce qu'on reconnaît aisément à la couleur des feuilles, on conserve une

branche et on greffe les autres de femelles; s'il est femelle, on pose une seule greffe mâle. Cet arbre est, en effet dioïque quoi qu'il y ait des pied polygames ou monoïques»

Nous passons près d'une vieille tour ronde en ruine paraissant d'origine espagnole et qui gardait sans doute un puits aujourd'hui comblé. C'est l'emplacement de l'ancienne ville de Blida. Non loin de là, nous entrons dans les champs plantés d'oliviers espacés de 20 mètres, sous lesquels on trouve quelques cultures d'orge ou de luzerne. Ce sont les jardins de Djébiliana, village de pauvre apparence malgré la belle végétation qui l'entoure. Il est trois heures de l'après-midi et l'étape a été de 35 kilomètres.